

L'HABITAT DES ARTISANS DE LA FORÊT EN MOYENNE-PROVENCE L'EXEMPLE DES CHARBONNIERS

I. ACTIVITÉS LIÉES AUX TERRES NON AGRICOLES

Dans le Midi méditerranéen, l'espace inculte est un amalgame de *sal-tus* et de *silva*, l'un gagnant sur l'autre et réciproquement au gré des poussées et des régressions démographiques. Toutefois, la pleine reprise de la forêt est impossible après une anthropisation du milieu. Reconstituée sous des formes dégradées, elle doit être constamment entretenue sous peine de devenir un espace économiquement inutile. Déjà, dans l'Antiquité, Plin l'Ancien déplorait les immenses espaces inexploités devenus impraticables au sein des grandes propriétés. La rentabilisation de ces espaces passe par une volonté de gestion collective, gestion plus ou moins réussie selon les époques. Pastoralisme, cueillette, chasse et artisanat sont en général les principaux volets de cette exploitation communautaire des terres incultes. Les habitats des artisans sont au nombre des témoins les plus évocateurs de la vie dans ce milieu, milieu de forêt au sens large ou mieux, milieu de « collines » pour l'aire varoise où nous avons travaillé. Les cabanes de charbonniers et de chauxfourniers comptent parmi les vestiges les plus éloquents de cette implantation des artisans. Nous les avons déjà identifiées dans le centre du Var¹ et leur spécificité n'est pas à démontrer. De nouveaux relevés, des

1. Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « Les cabanes de charbonniers et de chauxfourniers dans le centre du Var », *L'Architecture vernaculaire*, t. IX, 1985, pp. 37-52.

enquêtes orales et archivistiques, permettent une meilleure insertion de ces unités de vie dans le système complexe de l'organisation de l'espace inculte et forestier. Celui-ci continue d'ailleurs à évoluer et connaît encore des changements de son peuplement humain. En effet, de nos jours les activités qui dominent sont la cueillette et la chasse. Les « postes » de chasse masquent même souvent des structures plus anciennes et de dévolution différente.

Ainsi, deux cabanes de charbonniers (vallon de Cavaillon, Brignoles et les Brasques, Le Val) sont réaménagées par des chasseurs, la première au moyen d'un muret qui délimite un espace ovale, la seconde par l'intermédiaire d'une couverture en branchages qui la transforme en cabane de plan circulaire. La forme arrondie recherchée par les chasseurs découle de la conception du « poste » comme point d'observation circulaire. Plusieurs cabanes d'agriculteurs encorbellées connaissent le même sort puisque les cultures restreintes sur terrasses ou lopins de terre épierrés ne sont plus de mise.

Sont révolues pareillement les activités artisanales (charbonnage, cuisson de la chaux, gemmage... mais aussi la cuisson des poteries et la fabrication du verre) qui ont obligé jadis Etat et communautés à prendre des mesures pour réguler la source d'énergie que représente le bois². Un certain nombre de ces mêmes règlements régissait aussi la pâture des ovins et des porcins qui occupaient saisonnièrement les mêmes terroirs. Cette cohabitation entre agriculteurs, éleveurs et artisans n'a pas été sans heurts. Le différent qui a opposé en 1790 les chartreux de Montrieux à des charbonniers pour l'utilisation du puits de Sueï Blanc est particulièrement révélateur³. Révélatrice aussi est la pointe de jalousie contre l'artisan « qui fait de l'argent » en utilisant le bien commun et qui n'est pas sans transparaître dans le récit des conflits qui opposent les différents acteurs de la communauté paysanne. Ainsi, la commune de Flassans a décidé en 1739 de taxer les « fabriqueurs d'huile de cade » sans d'ailleurs y parvenir à cause de leur itinérance et de l'irrégularité de leur production⁴. Cette multifonctionnalité des espaces incultes et boisés conduit à une répartition des activités par catégories dans des secteurs géographiques définis, soit indépendants, soit soumis à une alternance d'occupation saisonnière ou plus longue. Il s'agit d'une multifonctionnalité organisée qui existe et persiste tant que se maintiennent les modes de vie traditionnels.

2. Danielle FOY et Henri AMOURIC, « Les artisanats de la céramique et du verre en Provence : la question du combustible au Moyen-Age et à l'époque moderne », *Protoindustries et histoire des forêts, Les cahiers de l'ISARD*, n° 3, 1992, pp. 45-61

3. Archives communales (sera abrégé en AC) de Signes FF 103, 4/9/1790

4. AC Flassans, CC51 f° 180.

II. LES TRACES DE LA SPÉCIALISATION SPATIALE

L'étude des vestiges anthropiques dans quelques microrégions des collines centre-varoises exprime cette spécialisation. L'alternance a déjà été démontrée pour le petit plateau dit du Cros d'Aroy à Néoules, au milieu du massif d'Agnis⁵. Pasteurs et charbonniers investissent à tour de rôle les mêmes clairières et les derniers tendent à se substituer aux premiers. Certains autres vallons et cheminements de crête montrent des spécialisations exclusives. Pour démonstration, nous présentons trois microrégions plus particulièrement prospectées.

1. *Le vallon de Cavaillon (Brignoles)*

Il se situe en amont de la plaine intérieure de Cambaret qui est limitrophe entre Brignoles, Garéoult et Camps. Des ensembles de charbonnières et de chafours ont déjà été relevés en aval de cette plaine, sur Garéoult⁶, dans un environnement de chênes marqué par des affleurements calcaires. La plaine de Cambaret a vocation pastorale puis agricole. Des bergeries à piliers centraux sont édifiées sur ses rebords dans un environnement de pins et de genévriers. Les conifères restent encore meurtris par la pratique du gemmage. Les terres cultivées étaient exploitées par trois ou quatre familles qui habitaient à l'année une grande ferme divisée en logis et connue sous le terme de hameau⁷. Au XV^e siècle ce « hameau de Combarlet » fait partie des dépendances brignolaises⁸. Munie des locaux de service communs et très probablement d'une chapelle, cette demeure a rempli ses fonctions d'exploitation agro-pastorale jusqu'au milieu du XX^e siècle. Le quartier est aujourd'hui viticole avec quelques parcelles plantées en oliviers sur la frange occidentale, au débouché du vallon de Cavaillon.

Ce vallon entaille le flanc oriental de la montagne de l'Amarron, retombée du massif de la Loube. Les troupeaux transhumants qui traversent cette montagne suivent, soit des sentiers de crête, soit des passages sur les pentes ouest et nord-ouest. Ces sentiers débouchent sur la plaine de Brignoles. Les structures pastorales de Cambaret servent très probablement à abriter ou à réunir un cheptel local qui pouvait le cas échéant s'unir au flot

5. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « Dernières traces d'habitat dans le Cros d'Aroy », *Cahier de l'ASER*, n° 2, 1981, pp. 18-33

6. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, 1985, o.c.

7. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « Trois modèles d'exploitation agricole en Centre-Var », *Cahier de l'ASER*, n° 9, 1995, pp. 67-81.

8. Thérèse SCLAFERT, *Cultures en Haute-Provence*, 1959, SEVPEN, Paris, p. 122, note 77.

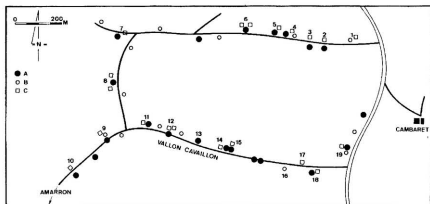


Fig. 1. Les structures artisanales du vallon de Cavaillon (Brignoles)
A = aire de charbonnière - B = four à chaux - C = cabane

des transhumants venus de l'arrière-pays toulonnais. Le vallon de Cavaillon se situe entre ces deux zones et apparaît colonisé par les charbonnières et les chaufours. En réalité, ce vallon est double et part du sommet de l'Amarron pour tomber sur la piste qui relie Garéoult à Brignoles. Le parcours de ces deux voies parallèles dépasse à peine les deux kilomètres.

Sur 27 ensembles répertoriés nous en comptons 5 où la cabane d'habitation accompagne une aire⁹ et un chaufour, 12 où elle ne sert qu'une aire, 1 où elle n'est associée qu'à un four à chaux. On note 6 chaufours véritablement isolés ainsi que 5 aires non accompagnées d'une cabane. Dans un cas, les deux structures artisanales sont proches sans qu'il y ait reste de cabane. Malgré une part imputable au hasard toujours possible, qui a pu faire disparaître toute traces de ces structures, il semblerait que la cabane accompagne en priorité les sites de charbonnage. La fabrication de la chaux semble se greffer sur le premier artisanat à moins qu'elle n'exige qu'une surveillance plus lâche. De l'aveu de M.C. (Néoules), son père, charbonnier de métier, a fait de la chaux à l'occasion. L'association de deux artisans est également envisageable. La branche méridionale du vallon est hérissée d'affleurements calcaires caractéristiques de terrains choisis pour l'artisanat de la chaux. Ces affleurements existent aussi dans la branche septentrionale mais sont moins importants. L'encassement du sentier y est aussi moins pro-

9. Nous préférons le terme « aire » pour désigner l'emprise au sol de la charbonnière à celui de « faulde » souvent utilisé en bibliographie. Ce dernier terme est usité chez Duhamel du Monceau et dans les encyclopédies mais il est absent du vocabulaire actuel et notamment du vocabulaire professionnel des artisans varois. Ceux-ci utilisent le terme de « luégo ». Ce mot désigne en même temps l'aire et la meule en train de carboniser. « Aire » et « meule » sont les termes du français courant et tous nos informateurs les comprennent.

noncé. Ceffe branche nord présente beaucoup plus de clairières ce qui facilite l'implantation des aires. La végétation est mixte avec chênes verts et pins d'Alep. Ce couvert végétal change aux abords du sommet de l'Amarron (éloignement des terres cultivées) et fait place à une chênaie à dominante de chênes pubescents. La même chênaie affecte la branche sud du vallon, plus sombre, avant que ne réapparaissent les pins aux abords de la plaine où ils abritent alors des amas d'épierrement (mise en culture). Charbonnières et chauffours s'arrêtent à l'orée de la dépression cultivée. En revanche, un site de charbonnage existe au sommet de l'Amarron, non loin du point géodésique. La cabane bien conservée a d'ailleurs restitué un mobilier céramique varié (poêlons, marmites et cruches) des XIX^e et XX^e siècles évoquant la vie de cet artisan installé à l'écart de ses confrères.

La vocation artisanale du secteur est toutefois beaucoup plus ancienne. La forêt de l'Amarron et celle contigue de Bonnegarde font partie des terres gastes de Brignoles. Dès le XIV^e siècle, des procès sont intentés contre des Campsois qui y ont installé un four à chaux (1306) et contre des Brignolais qui y ont fait du charbon sans autorisation (1492)¹⁰. En 1555 personne ne peut faire « verrières et charbonnières sans autorisation des seigneurs propriétaires des lieux ». La ville achète les droits seigneuriaux en 1559¹¹. En 1724, elle perçoit encore un revenu de 480 livres provenant en partie des concessions des coupes de bois.¹²

2. Le vallon du Cerisier (La Roquebrussanne)

Il descend du plateau d'Agnis jusqu'à la haute vallée de l'Issole, entre Mazaugues et La Roquebrussanne. Là encore deux sentiers approximativement parallèles, dirigés NE-SO, descendent tous deux du même plateau et se rejoignent au terme d'un parcours de 2 km environ. Le sentier sud suit des replats à mi-pente tandis que le sentier septentrional suit le talweg d'un ruisseau intermittent. A 300m de leur croisement, sur le sentier sud, se dressent les vestiges de la bergerie dite du vallon du Cerisier, typique en Centre-Var pour son organisation interne : piliers centraux, cellule d'habitation intégrée. Le sentier sud semble constituer la limite entre la pinède, côté sud, et la chênaie, côté nord. La bergerie se trouve en limite de la chênaie. Vers le sud-ouest, lorsqu'apparaissent les terrasses de cultures et les amas d'épierrement, les chênes verts cèdent la place aux pubescents. Dans ce même quartier plusieurs clairières ont pu servir de pâturages ou de « réserves » (lieux ombragés pour le repos des bêtes).

10. E. LEBRUN, *Essai historique sur la ville de Brignoles*, 1897, Nyons, 795 p., p. 443 et Th. SCLAFERT, 1959, *o.c.*, p. 30.

11. Th. SCLAFERT, 1959, *o.c.*, p. 202 pour 1555 et p. 122 pour 1559.

12. E. LEBRUN, 1897, *o.c.*, p. 710.

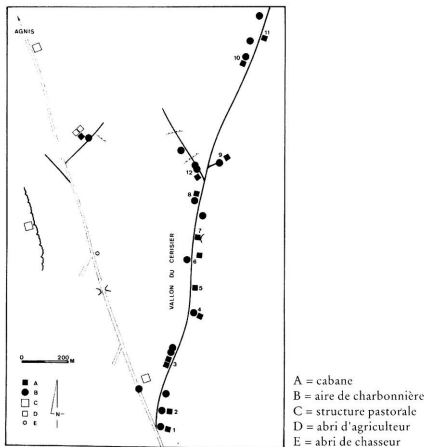


Fig. 2 : Les structures artisanales du vallon du Cerisier (La Roquebrussanne)

On compte 15 sites de charbonnage le long du sentier septentrional. Trois aires ne sont pas accompagnées de leur cabane. Il y a 2 cabanes sans aire localisable. Dix ensembles sont complets. Aucun four à chaux n'y est implanté alors que la nature géologique du terrain est identique au site précédent (spécialisation du vallon ?). Le ruisseau a parfois été canalisé et ses berges renforcées par des murets en pierres sèches. Ce sentier part d'un quartier conservant des traces de cultures anciennes. Un abri d'agriculteur avec cabane et réserve d'eau se situe aussi sur un chemin qui relie les deux sentiers. Ce même chemin de traverse coupe plusieurs clairières et prairies et longe un cirque rocheux aménagé pour le parage des bêtes (vanade). Une seule aire se trouve sur le sentier méridional. Une autre voie, parallèle au sentier

septentrional, au nord-ouest, est prioritairement utilisée par les transhumants. Il s'agit du vallon du Thuya et du défilé des Drams, bordés de sous-roches aménagés et d'une citerne à usage communautaire bien connue des bergers¹³.

Le domaine des artisans est donc entouré, comme il l'était à Cavaillon, par des domaines à vocation première pastorale. Tous les sentiers proviennent du plateau d'Agnis où les fermes-bergeries sont nombreuses. Ce foisonnement de sentiers, d'aménagements et de terroirs témoigne d'une organisation traditionnelle complexe et respectée, bien assimilée par les diverses catégories socio-professionnelles concernées. Nous comprenons alors qu'un berger ait pu cacher dans cette région vingt moutons volés à La Roquebrussanne et qu'on ne les ait jamais retrouvés¹⁴. Sur le flanc opposé du massif d'Agnis, le domaine pastoral continue jusqu'aux abords de la plaine de Signes. Quelques charbonnières y ont été relevées, au débouché du vallon de Vaucrette notamment. Un site de charbonnage a même relayé le grand abri pastoral des Demoiselles à mi-pente, vers les années 1930. Cette dernière alternance semble s'être prolongée sur deux décennies au moins, l'occupation pastorale devenant de moins en moins régulière¹⁵.

3. Le vallon du Marseillais

Il se situe en limite occidentale de la commune de Signes et suit le pied de la pente d'un des contreforts de l'adret de la Sainte-Baume. Cette colline abrite un aven effondré dit grotte du Vieux-Mounoi utilisé depuis le Néolithique jusqu'à nos jours à des fins pastorales¹⁶. Une grande bergerie relaie la grotte en pied de colline.

13. V. SAGLIETTO, « Un abri sous roche du vallon des Demoiselles (Signes) », *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, 1933, p. 146-151 et 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, *Parcage et déplacement des ovins dans le Centre-Var : témoins d'architecture et d'ethno-histoire*, 7^e colloque, Mouans-Sartoux, avril 1995, à paraître.

Il est significatif de constater que le charbonnier édifie toujours sa cabane même lorsqu'il utilise un abri naturel (abri des Demoiselles à Signes) ou un abri déjà bâti (bergerie du Cros d'Aroy à Néoujes). Son espace personnel est toujours délimité. Il n'y a que dans les cavités exiguës (haute vallée du Carami, par exemple) qu'il se contente d'un mur barrant l'entrée. Lorsque la cavité est profonde (baume Fère à La Roquebrussanne) il édifie un deuxième muret de façon à circonscrire l'habitation professionnelle et à lui redonner les dimensions de la cabane traditionnelle. Nous ne connaissons aucun artisanat qui montre une telle constance de l'habitat.

14. Jean BROC, *Une affaire de moutons volés en 1538 à La Roquebrussanne*, plaquette multigraphiée, 18 p.

15. Victor SAGLIETTO, *Signes, Archéologie et histoire*, Cannes, 1935, 257 p. et 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, *Parcage et déplacement des ovins dans le Centre-Var : témoins d'architecture et d'ethno-histoire*, 7^e colloque, Mouans-Sartoux, avril 1995, à paraître.

16. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, Philippe HAMEAU et André CAZENAVE, *La grotte du Vieux-Mounoi (Signes) : les niveaux historiques*, Cahier de l'ASER n° 8, 1993, p. 11-26

Le sentier qui serpente dans le vallon du Marseillais finit par ceindre cette élévation. Il est flanqué de charbonnières et de chauffours. Sa partie sud de 1 km de long environ recèle 6 ensembles dont 4 aires accompagnées de leur cabane, un ensemble aire + chauffour + cabane et un four à chaux isolé. Le long de la partie septentrionale, un grand chauffour présente un rebord exceptionnellement haut et construit en dalles épaisses.

Le sentier méridional est encaissé et plutôt sombre. La végétation est une chênaie mixte. Les affleurements calcaires y sont nombreux. Le mamelon du Mounoï présente un couvert végétal plus bas avec beaucoup de genévriers, de chênes kermès et de romarins. Des pins parsèment aussi la chênaie au nord du mamelon. Les sentiers qui partent de cette zone mènent vers des clairières et des prairies et vers la ferme de Peirecède. Le plateau qui s'étend sur le côté opposé, vers le sud, est le plateau de Séou Blanc dont la vocation première est pastorale couplée d'une agriculture d'appoint ou liée à l'élevage (fourrage).

Le vallon du Marseillais côtoie une zone frontalière avec les Bouches-du-Rhône où les limites des activités artisanales et pastorales sont plus difficilement perceptibles. Cette région est cependant marquée par des artisanats de distillations (huile de cade, poix) qui vont souvent de pair avec le pastoralisme¹⁷. Ces artisanats investissent de grands espaces entre le Beausset, Ceyreste et Cuges où une politique commerciale particulière a contribué à leur développement. Il s'agit néanmoins d'activités qui s'accrochent à une végétation à dominante arbustive et de sites plutôt « ouverts ». Leur répartition semble indiquer qu'ils coexistent plus facilement avec des chauffours qu'avec des charbonnières. Ces dernières se concentrent dans l'ouest du Var, sur le plateau de la Limate et contre les premiers escarpements septentrionaux du Mont Caume pour ne citer que deux exemples. Ils sont en zones parallèles ou écartées des sites occupés par les bergers et/ou les distillateurs.

Le charbonnier autant que le bûcheron ne peuvent s'accrocher à une végétation de garrigue. Il leur faut un couvert d'arbres. Ceci est sans doute l'une des causes qui fait percevoir le « carbounié/bouscatié » comme l'« homme des bois ».

III. LES TRACES D'HABITAT SUR LES SITES DE CHARBONNAGE

Au cours de sa carrière, le charbonnier revient sur les mêmes emplacements conformément au rythme des coupes. La concession de ces coupes

17. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, Philippe HAMEAU et Thierry ROSSO, *Fours à cade, fours à poix, de l'étude architecturale à la distillation expérimentale*, Techniques et Culture, 1993, p. 61-99.

ne se fait pas anarchiquement. L'exploitation se pratique par quartiers, de façon cyclique, selon une périodicité qui laisse aux arbres le temps de repousser. Dans plusieurs quartiers de Signes et de Méounes¹⁸ les coupes de « bois-taillis » de chênes se font de quinze en quinze ans. Le même artisan « remodèle » donc peu ou prou sa clairière et construit son habitation sur ses propres traces ou celles de ses confrères. « Quand on arrivait au quartier [pour la coupe], on regardait s'il n'y avait pas une cabane » nous dit M.C. de Néoules¹⁹. Ces reprises d'activité par intervalles réguliers ont sûrement contribué au maintien du paysage ainsi qu'à la standardisation de l'habitat artisanal.

Celui-ci est un abri élémentaire. Il se compose de deux pignons de pierres sèches et de deux gouttereaux en terre, plus rarement en pierres ou en appareil mixte, avec une toiture en branchages sur armature de perches. La forme finale est celle d'un prisme. Les pignons sont généralement encore visibles alors que les gouttereaux sont aplatis ou déstructurés. Lors de nos prospections (86 sites répertoriés), nous avons rencontré ce type de cabane dans la totalité du Var, depuis le Verdon (Aiguines) jusqu'à l'arrière-pays toulonnais (Le Broussan). Il serait d'ailleurs intéressant de connaître la véritable répartition de cet habitat au-delà du département.

1. Paramètres de situation et de construction

La cabane accompagne deux fois sur trois une aire de charbonnière et seulement une fois sur huit un four à chaux. Les ensembles se situent dans des chênaies où coexistent chênes blancs et verts (75% des cas). Les matériaux de construction sont le calcaire local et le bois de chêne. La ramure des mêmes arbres, inutile à la carbonisation mais participant toutefois au couvrement de la meule, sert à la couverture de l'habitation ainsi qu'à l'aménagement des paillasses. L'imperméabilité de la toiture est assurée par la densité des branchages qu'on a aplatis en les plaçant sous de grosses pierres pendant quinze jours (d'après nos informateurs) et qu'on a revêtu de terre, de cette terre brûlée et assez grasse provenant des anciennes charbonnières. C'est le « frassin » dont on chemise les meules. Dans les constructions plus récentes l'étanchéité est parfois assurée par du papier goudronné, des bâches ou des tôles.

L'orientation de la faîtière et du petit pignon est importante pour la stabilité de la structure. La faîtière s'aligne prioritairement sur la direction des vents dominants (NNO-SSE) et ensuite sur la direction des pluies (ESE).

18. AC Signes, DD2, 1773

19. Merci aux charbonniers, M. C. de Néoules, F. F. du Bausset, qui nous ont décrit leurs habitations en colline et nous ont amené à visiter ce qui en reste.

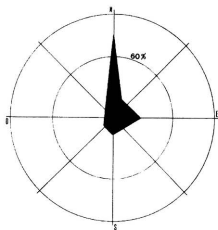


Fig. 3. Orientation du petit pignon des cabanes de charbonnier.

Il en résulte un glissement des pressions sur les côtés du triangle. Le petit pignon, celui qui offre une moindre prise aux intempéries, affronte majoritairement ces points cardinaux. Les écarts à cette règle sont généralement le fait des particularités géomorphologiques très ponctuelles.

Les données métriques, suite à un calcul des médianes, permettent de proposer un modèle de cabane dont l'espace habitable de 8m² correspond à un rapport longueur/largeur de 1,27 et un rapport longueur/épaisseur des murs de 3,2. La construction est plus ou moins soignée selon les possibilités qu'offre le milieu naturel

(délitage naturel du substrat en blocs plus ou moins réguliers). Un pignon présente généralement deux parements chaînés, à la base surtout. L'usage de grandes dalles, l'adossement à la pente, l'appui sur un affleurement rocheux, favorisent la construction à parement unique. Le manque de matériaux ou une tendance à l'économie des moyens sont décelables en certains endroits.

Une des cabanes du vallon de Cavaillon est montée avec des moellons du chaufour voisin (traces de chauffe évidentes). Cette observation plaide en faveur d'une succession ou bien d'une alternance des deux activités. La pierre sert aussi à la préparation des aires lorsque l'endroit est accidenté. La « luégo » est alors installée sur un replat artificiel soutenu par un ouvrage en pierres sèches. Le cas est relativement fréquent. Les soutènements de bonne facture peuvent atteindre deux mètres de haut (un cas au Broussan).

Les abris des autres travailleurs forestiers ou ceux des bergers sont parfois investis par les charbonniers. Ce fait n'annihile cependant pas l'utilité de la cabane traditionnelle qui devient en quelque sorte le symbole de cet artisanat du bois. Ainsi cette habitation est adossée à l'enclos d'une bergerie du Cros d'Aroy (Néoules)²⁰. Elle est bâtie à l'intérieur du très spacieux sous-roche à usage pastoral des Demoiselles (Signes)²¹ ou encore construite au-dessus d'une cavité aménagée de l'ubac du Caucadis (Mazaugues). Un

20. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « Dernières traces », *op. cit.*

21. 'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « Les abris naturels », *op. cit.*

seul cas au vallon de Cavaillon montre que les murets latéraux de la cabane ont été supplantés par des rochers naturels affleurants.

Des cabanes doubles ou avec un pignon doublé existent aussi. On note enfin quelques groupes à plusieurs unités indépendantes, soit une cabane d'habitation spacieuse et confortable proche d'une cabane de surveillance exiguë et placée contre l'aire, voire une cabane pour une bête de somme et même une niche pour le chien, modèle réduit de la cabane de l'artisan. C'est la cabane d'habitation qui peut vraiment se superposer aux abris antérieurs d'autres métiers. C'est elle aussi que le charbonnier dote d'un dallage, d'une toiture en tuiles, de niches servant de placards, etc. Cependant, les exemples d'un tel confort sont rares.

Les abris supposés avoir abrité une bête de somme ont souvent un plan en fer à cheval. Leur rareté ne signifie nullement une absence de bêtes. Bien au contraire, les archives de Signes attestent que tous les charbonniers de la commune possédaient au moins une bête, qualifiée de saumin, d'ânon, au XVIII^e siècle. La bête pouvait s'abriter sous un renforcement de rocher. La présence de pierriers (10% des cas) peut signifier, soit l'aménagement d'un terrain propice à la pâture, soit la mise en culture d'une petite parcelle, sorte d'emblavure, soit encore le nettoyage des lieux avant le montage de la meule. Quelques exemples attestent ces activités annexes de la part du charbonnier. Elles peuvent aussi n'avoir aucun lien de contemporanéité avec cet artisanat. Cependant, en dépit d'une formidable uniformité du bâti, l'organisation de la vie sur un site de charbonnage reste souvent difficile à reconstituer.

2. *L'espace interne*

Deux sortes d'aménagements intérieurs sont observables, le foyer (présence attestée une fois sur quatre) et la banquette-étagère (présence une fois sur cinq). Des banquettes extérieures pouvaient exister (pour poser ou accrocher des outils, pour s'asseoir), mais l'écroulement des structures rend l'observation difficile.

Le foyer ou « fougagne » se situe généralement contre un pignon, face à l'entrée qui est pratiquée dans un gouttereau. L'évacuation de la fumée se fait, soit par un interstice laissé dans l'appareil en pierres, soit simplement par la porte. Nous n'avons rencontré que peu de cabanes dont le foyer s'adosse au pignon éloigné de l'entrée (7% des cas concentrés dans le vallon du Cerisier : indice d'un artisan particulier ?).

Ce foyer est constitué de deux dalles posées à plat sur le sol, entourées et couvertes de cendres et de charbons. Il est parfois délimité par des dalles posées de chant. On connaît un exemple de fougagne aménagée

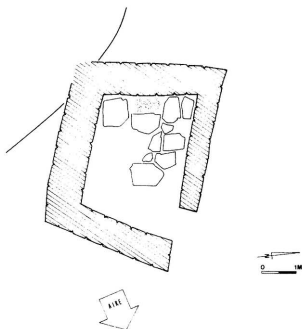


Fig. 4. Plan d'une cabane de charbonnier du vallon du Cerisier (noter l'emplacement de la fougagne et l'aménagement du sol).

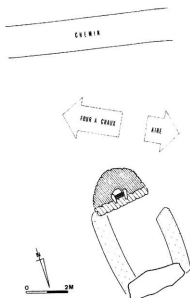


Fig. 5. Plan d'une cabane du vallon de Cavaillon.

dans le creux d'un rocher s'étant substitué au mur pignon. La fouille de deux de ces dispositifs n'a donné que des restes de combustion et quelques tessons modernes atypiques.

Le mobilier associé à ces ensembles architecturaux est en effet très rare. Six sites seulement ont restitué des objets, généralement de la céramique, quelques fragments d'outils, des limes en fer, des éléments de brasero, etc. Les restes de quelques cruches vernissées, de poêlons, de marmites Vallauris, ne nous permettent que des datations basses, du début du XX^e siècle. Mais le caractère traditionnel et répétitif des structures, laisse supposer leur existence antérieure. Les anciennes structures sont, soit nettoyées, soit comblées. Pour notre part, nous n'avons disposé que de vestiges de surface. Quelques rares pièces d'archives attestent d'ailleurs de cette ancienneté telle cette cabane appartenant à Joseph François, charbonnier, détruite par un incendie, dans la forêt de Garéoult en 1775²².

Malgré la modestie de son apparence la cabane du charbonnier est un abri fonctionnel à plus d'un égard. Nous nous en sommes rendu compte lors de la restauration de la cabane n° 6 du vallon de Cavaillon que nous avons menée en automne 1993. Pour le nettoyage des lieux, le remontage des pignons, la confection de la toiture, nous n'avons mis qu'une douzaine d'heures à trois personnes inexpérimentées. Le charbonnier qui ré-édifiait périodiquement sa cabane se trouvait dans une situation analogue à la notre et ne devait pas mettre plus d'une journée pour accomplir cette tâche, aidé de sa famille ou de son associé. La majorité des matériaux est en fait déjà sur place : frassin et terre, bois et ramure qui restent des coupes destinées au charbonnage, etc... Seules les pierres sont parfois transportées sur plusieurs dizaines de mètres.

Une fois habillée de sa toiture, la cabane apparaît plus spacieuse que prévue. L'habitat restauré mesurait près de 8m² (3,20 m x 2,50 m) ; trois personnes s'y abritaient aisément.

Dans la partie « cuisine » (« fougagne » + trépied + marmites que nous avons apportées), la ménagère accroupie peut se mouvoir sans peine. Elle peut étaler plusieurs ustensiles. Elle se trouve à distance correcte des parois pentues et de la fâtière. Cette dernière se révèle idéale pour suspendre certains objets comme les louches ou la lampe-tempête. Conçue pour faciliter les longues veillées devant la meule allumée, la cabane combine des qualités de simplicité (montage, entretien ...), de solidité (basse, empattement large...) et d'isothermie (« creux » central, couverture de terre ...). Elle assure aux artisans un minimum de repos et de convivialité tout en concrétisant leur appartenance à un corps de métier.

22. AC Garéoult, GG 17, f° 16.

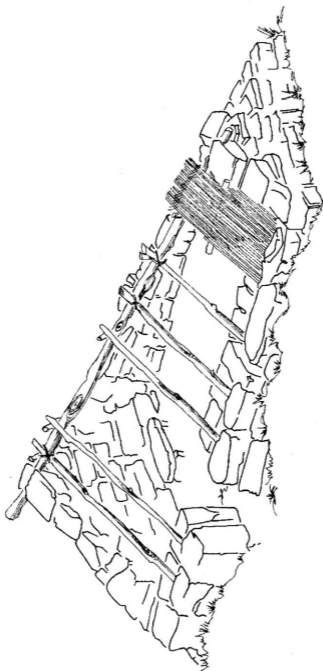


Fig. 6. Reconstitution d'une cabane de charbonniers.

IV. CONCLUSIONS

L'étude de trois micro-régions du Centre-Var permet de constater une nette tendance vers une division fonctionnelle des territoires considérés comme non-agricoles. A travers ces exemples concrets l'espace inculte apparaît partagé en deux domaines principaux, pastoral et artisanal. Des activités cynégétiques et de cueillette y persistent mais sans s'approprier un territoire particulier. Les cultures que nous avons pu y déceler n'ont qu'un caractère d'appoint, intermittent (parcelles cultivées puis laissées en friche). Ces activités agricoles existent plutôt aux côtés d'un élevage prospère sur des plateaux à l'intérieur des massifs de collines (Limata dans le massif de Grand Cap, les hautes Loubes dans le massif de la Loube, la « plaine » d'Agnis sur la montagne homonyme, Truebis dans le massif Saint-Clément, etc...). Des fermes/bergeries jalonnent ces lieux et on leur donne souvent le nom de jas malgré leur vocation mitigée. Elles s'inscrivent en fait sur le trajet des troupeaux transhumants. Elles scandent ces drailles autant que les bergeries en dur et les enclos pastoraux troglodytiques ou libres (vanades).

La pénétration des activités agricoles dans le domaine artisanal est infiniment plus discrète et affecte généralement les marges de ce domaine. Les cultures entreprises par les artisans eux-mêmes (potager, aménagement de pâturage...) sont rares et occasionnelles. Lorsque l'ager avance dans le milieu des collines (terrasses de cultures), les artisans s'écartent des endroits ainsi colonisés. Ainsi, les petites plaines qui bordent l'Argens entre Châteauvert et Correns et les vallons adjacents, montrent la subsistance de fermes, de cabanes et de cabanons à vocation agricole. Les bergeries elles, sont en pied de pente ou sur les cols limitrophes de ces zones cultivées. Les artisanats sont totalement absents bien que l'environnement leur soit propice (possibilité d'y faire du charbon ou de la chaux). Les artisans ne reviennent que sur les terrasses abandonnées lorsque la végétation y est adéquate. Nous avons observé des sites de charbonnage sur des terrasses des contreforts de la Loube, des fours à cade et à poix sur les terres de jas et de cabanons à Méounes, au Beausset, à Ceyreste ... L'impression qui se dégage de cette étude de l'ensemble des vestiges de chaque micro-région est l'incompatibilité d'une co-existence dans l'espace et le temps des activités agricoles et artisanales. Activités agricoles et pastorales peuvent en revanche cohabiter, être synchrones, avec des intensités différentes selon les territoires : prédominance des cultures dans l'ager, primauté du pastoralisme dans le *salvus* et la *silva*.

Pasteurs et artisans coexistent dans le temps mais dans des lieux séparés quoique voisins. Les distillateurs et à un degré moindre les chafourniers empiètent sur le domaine pastoral. Nous avons déjà dit qu'une végétation basse leur convenait. Leurs produits ont en sus un lien direct avec l'élevage

(médecine vétérinaire, assouplissement des peaux, marquage des bêtes...). Les charbonnières, relayées par des chauffours, se maintiennent dans des limites spatiales nettes. Leurs emplacements bien marqués par la cabane stéréotypée que nous avons décrite sont souvent très proches les uns des autres. Cette densité ne traduit pas un nombre important d'exploitants à un moment donné. Les aires se succèdent au travers des mêmes vallons. Il est probable aussi que nombre d'entre elles soient recoupées par des artisans différents à intervalles relativement longs. La vision finale que nous livre la prospection est un télescopage de plusieurs états successifs. Cette confusion des détails n'empêche pas l'attribution de la zone étudiée au domaine artisanal. Il n'en accentue que plus le contraste avec les zones pastorales limitrophes où le même phénomène s'est produit simultanément (accumulation des indices architecturaux, transformation de l'environnement naturel).

L'établissement de ces zones d'activités s'est faite de manière lente et complexe. Données physiques, raisons historiques et hasards événementiels ont contribué à leur façonnage. Elles sont peu perceptibles à travers l'étude des documents écrits, leur acceptation étant fondée sur des savoir-faire traditionnels et une expérience commune. Des archives en parlent à l'occasion lorsqu'il s'agit de chasser des charbonniers des terrains voués à la pâture²³ ou de sanctionner des particuliers ayant « rétréci » ou « fermé » une draille²⁴.

L'étude de l'habitat dispersé dans ses structures les plus frustrées supplée cette indigence des documents écrits. L'approche de cet habitat dans son organisation spatiale et dans son organisation de détail permet de pénétrer les mentalités et les aspirations collectives sans occulter les réalités d'une vie au quotidien.

'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU

23. AC Gémenos, 112E/D2, 1701.

24. AC Signes, FF 100, 1754-1771.